

Les intellectuels, une espèce en voie de disparition ?

Isabelle Gusse and Maxime Ouellet

Number 768, October–November 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gusse, I. & Ouellet, M. (2013). Les intellectuels, une espèce en voie de disparition ? *Relations*, (768), 36–37.



Les intellectuels, une espèce en voie de disparition?

Les intellectuels sont exclus de la sphère médiatique au profit des « experts ».

ISABELLE GUSSE

L'auteure est professeure au Département de science politique de l'UQAM

Souvent, lorsque je discute avec des amis des débats sociaux du jour, cela tourne inévitablement autour de la manière dont les médias en traitent et de ce qu'en disent leurs professionnels – journalistes et chroniqueurs – et autres collaborateurs. Par ailleurs, épisodiquement, certains médias font leurs propres manchettes en demandant: Où sont les intellectuels québécois? Pourquoi se taisent-ils? N'ont-ils rien à dire sur tel ou tel enjeu de société?

En fait, il ne fait pas trop bon être un « intellectuel » au Québec. Ce vocable est souvent connoté péjorativement et associé, à tort, à un élitisme qui contreviendrait aux goûts et à la compréhension des personnes « ordinaires », au « gros bon sens ».

Aux intellectuels, les médias préfèrent donc les experts capables de livrer leurs connaissances pointues sur un sujet d'actualité. Marqués dès lors de la célébrité qu'assure toute présence au petit écran et dans les autres médias, leurs noms seront consignés dans le petit bottin des experts, cette Bible des personnes habilitées à prendre publiquement la parole que les recherchistes utilisent quotidiennement et religieusement.

CONFORMISME

Le problème, c'est que très vite, au-delà de leur champ d'expertise, ces experts seront servis à toutes les sauces médiatiques et invités à se prononcer sur des sujets sur lesquels ils n'ont aucune expertise. On leur demande alors leur opinion à défaut d'une pen-

sée, leur avis étant légitimé par le fait qu'un expert étant par définition un spécialiste, il ne peut donc pas dire de sottises.

Qui sont-ils? Généralement des technocrates voués à l'efficacité libérale, économique et communicationnelle (hommes d'affaires, industriels, banquiers), des professionnels (avocats, médecins, statisticiens, publicitaires, communicateurs, chroniqueurs, journalistes), sans oublier des universitaires membres de diverses institutions de recherche.

Serviteurs du conformisme ambiant, de l'ordre établi et des rapports de domination qu'ils légitiment sans trop les questionner – dans les médias, cela pourrait sembler subjectif et donc suspect –, ces experts appartiennent généralement « au groupe dominant dont ils reçoivent [...] l'autorité de dire¹ » et de se prononcer « sur ce qui constitue le péché, le délit ou l'anomalie [...] en accréditant la thèse du dominant comme modèle idéal de l'humanité² ». Leur discours, aux antipodes d'une quelconque autonomie ou liberté intellectuelle, professe et relaie les diktats des autorités gouvernementales et économiques, de la finance et du marché, soit « des opinions [qui] définissent le consensus social », ce qu'ont analysé Edward Herman et Noam Chomsky dans *La Fabrication du consentement* (Agone, 2008). Les experts incarnent donc à la fois la maxime « plus ça change, plus c'est pareil » et cette idée forte de l'écrivain et académicien français Jacques de Bourbon Busset, qui disait du conformisme intellectuel qu'il valait l'Inquisition.

RÉSISTANCE ET VÉRITÉ

L'omniprésence de ces experts est inversement proportionnelle à celle d'intellectuels qui, ne cadrant pas dans ce moule, sont carrément exclus de l'espace médiatique. On a ainsi l'impression qu'ils sont une espèce en voie de disparition, alors qu'ils résistent à l'ombre des médias. Poètes, écrivains, philosophes, musiciens, politologues, ils exercent autant de métiers essentiellement fondés sur l'activité de l'esprit, lequel renvoie à l'intelligence, à la pensée et à la création de sens. Ils refusent de formater leurs idées au gré des modes et d'opiner en donnant des solutions-recettes simples à des problèmes complexes en 10 à 15 secondes.

Dans *Responsabilités des intellectuels* (Agone, 1998), Noam Chomsky définissait ce qui, pour lui, était de l'ordre de la responsabilité des intellectuels occidentaux: « Dire la vérité sur les exactions du monde occidental à un monde occidental susceptible d'y réagir et d'y mettre fin effectivement et rapidement. C'est simple, sans ambiguïté et éthiquement juste. » Dire la vérité! On ne peut raisonnablement se fier aux experts médiatiques pour assumer cette responsabilité... Cela équivaudrait à dire à ces peintres fidèles du pouvoir néolibéral: « Accroche-toi au pinceau, j'enlève l'échelle. » Reste donc ces intellectuels marginaux qui, « à rebours de l'utopie des maîtres », réfléchissent « aux marges de la marge habituelle ». Avec l'espoir de savoir qu'« on perd, on perd, on perd et puis un jour on finit par gagner³ ». ●

1. L. Noël, *L'intolérance. Une problématique générale*, Montréal, Boréal, 1989, p. 54.

2. *Ibid.*, p. 57.

3. S. Halimi, « Responsabilités des intellectuels. Noam Chomsky », Notes de lecture dans *Le Monde diplomatique*, mai 1999.

À l'heure où la pensée et l'analyse critiques se voient souvent remplacées par la démagogie et le populisme dans de nombreux débats, on peut s'interroger sur la place qu'occupent les intellectuels dans la société. Nos auteurs invités en débattent en scrutant les causes d'une marginalisation certaine.

La disparition de la figure de l'intellectuel est le symptôme d'une crise de civilisation.

MAXIME OUELLET

La relative absence des intellectuels dans la sphère publique québécoise est souvent interprétée comme une conséquence de la marchandisation des médias. Selon cette interprétation, les médias de masse privilégient le spectacle au détriment de la réflexion critique. Le débat d'idées cède sa place à la foire d'empoigne entre tribuns populistes dont les propos démagogiques confortent les préjugés, ou encore, dans le meilleur des cas, ne reflètent que le point de vue d'une panoplie d'« experts » qui, pour la plupart, sont au service de l'idéologie dominante. Bien que cette analyse soit en partie fondée, elle demeure superficielle.

CRISE ET RAISON

Le philosophe Enzo Traverso, dans *Où sont passés les intellectuels?* (Textuel, 2013), approfondit l'analyse en identifiant une série de facteurs au fondement de l'éclipse des intellectuels: la fin des utopies du XX^e siècle, la montée du néoconservatisme, la marchandisation de la culture et la désillusion des nouvelles générations. Il montre que la montée de la figure de l'intellectuel, dont le rôle principal consiste à critiquer toutes les formes de pouvoir, a concouru avec la sortie de la domination des sociétés pré-modernes, au siècle des Lumières, et a permis l'institution d'un nouvel ordre social fondé sur la raison.

Cette analyse permet de comprendre divers facteurs expliquant la disparition contemporaine de l'intellectuel. Mais pour identifier la cause

profonde de ce phénomène, il faut se rapporter à des penseurs comme Adorno et Horkheimer (*La dialectique de la raison*), Michel Henry (*La barbarie*) et Michel Freitag (*Le naufrage de l'université*), qui postulent que c'est la crise dans laquelle est plongée la civilisation occidentale qui explique la disparition de l'intellectuel. Cette crise est contemporaine du principe même sur lequel s'est édifiée cette civilisation: la raison. Le principe de la raison moderne repose en effet sur l'abstraction de l'expérience sensible du monde, dont rend compte en grande partie la culture, au profit d'une rationalité instrumentale fondée sur l'efficacité technique. Dans le monde moderne, n'est rationnel que ce qui est quantifiable. Et ce qui est quantifiable est obligatoirement voué à l'optimisation de la productivité, alimentant par le fait même un processus technique et hyper-rationalisé de domination.

PENSÉE CRITIQUE

Cette réflexion nous oblige à poser des hypothèses embarrassantes, voire déprimantes, pour ceux qui espèrent trouver des lieux où est encore possible l'élaboration d'une pensée critique, si du moins on entend par pensée critique la capacité de saisir de manière réflexive et synthétique les grands enjeux de société. Le détournement économiciste de l'université, qui était jusque là le lieu d'élaboration de cette pensée critique, entraîne la disparition de l'intellectuel compris comme figure subjective capable de comprendre le monde de manière synthétique. Plutôt que de permettre la synthèse des connaissances en vue d'y réfléchir de

manière critique, les universités favorisent au contraire l'éclatement des savoirs et le développement d'experts issus de micro-disciplines hyperspécialisées qui ne peuvent à terme que produire les savoirs techniques nécessaires au bon fonctionnement du système techno-capitaliste globalisé.

Advenant qu'un intellectuel critique réussisse tout de même à surgir de l'institution universitaire, peut-il être entendu par la population en général, ou du moins par ses pairs? Il convient d'en douter. L'égalitarisme grossier de nos démocraties de marché repose sur le relativisme – toutes les idées se valent – et l'échange marchand semble donc s'appliquer également au « commerce » des idées. Comme le soutient Hannah Arendt dans *La crise de la culture* (Gallimard, 1972), le monde moderne est marqué par une crise de l'autorité qui mène à la disparition de la vie publique: les citoyens de la démocratie de marché refusent d'entendre tout discours qui s'élève au-dessus de la masse sous prétexte qu'il serait autoritaire, et donc par le fait même anti-démocratique. S'ensuit, selon le philosophe Bernard Stiegler, un processus de nivellement par le bas.

La disparition contemporaine de la figure de l'intellectuel s'avère donc le symptôme d'une crise dont il faut trouver la cause, et peut-être même le dépassement, dans les contradictions du capitalisme cognitif et de la forme de rationalité qu'il incarne. Au contraire du capitalisme industriel qui cherchait désespérément à contrer « la baisse tendancielle du taux de profit », le capitalisme cognitif se caractérise par « la baisse tendancielle de la valeur esprit » qui nous mène tout droit vers la barbarie. ●

L'auteur est professeur à l'École des médias de l'UQAM